

MODES

Beaucoup de bals et de soirées en ce moment. Les

toilettes sont charmantes; le printemps s'impose même au milieu des lustres et de l'orchestre. On ne voit aux robes de bal que garnitures de lilas et d'au-
bépine, roses et muguets, violettes et jonquilles.



4834

Coiffures de bal exécutées avec les postiches de M. Perrin, 28, faubourg Saint-Honoré.

On est parvenu à se faire de jolies toilettes sans dépenser beaucoup ; mais tout ce qu'on appelle robes d'apparat, costumes habillés, coûte bien plus cher qu'autrefois. C'est que les étoffes sont d'un prix si élevé ! des soieries du vrai brocart, resplendissent d'or et d'argent, avec des fleurs en relief d'un merveilleux effet. Il faut à ces *splendeurs* très peu de garnitures, mais il les faut superbes : un peu de vieux point ou de très belle passementerie tissée d'or et brodée de fleurs ; un ensemble qui fait rêver d'un vieux fauteuil de style couvert de cette robe et garni de sa passementerie en fleurs mobiles, comme celles de certains glands d'embrasses que les marchands d'antiquités vendent à des prix fous.

Parlons des toilettes de bal, nous reviendrons à celles de ville dont nous vous avons déjà beaucoup parlé.

Le crêpe de Chine uni ou brodé, la bengaline brochée, les tissus crêpés Pompadour, puis, le tulle à pois et le tulle point d'esprit de couleur, font les plus jolis costumes de jeune fille, les derniers surtout.

La façon droite et plate qui s'accuse de plus en plus et que l'on aime infiniment devrait, ce me semble, appeler les étoffes ayant du soutien ; ces étoffes, dont on dit, quand on les prend : on en a plein la main ! Eh ! bien, pas du tout, il faut un tissu souple, une étoffe molle tombant en plis moelleux ; elle est soutenue par la jupe de dessous qui est en taffetas pour le costume simple, en faille pour le costume habillé.

Si la jeune fille s'habille de soie pour une soirée, ce sera de surah ou de bengaline, les autres soieries lui sont interdites comme *trop femme*.

Le foulard l'habille fort bien et il s'en fait de délicieux ; jugez-en. Un fond crème coupé de raies changeantes rose de Bengale d'un centimètre de large séparées par des courants de mignons boutons de rose ; un peu de crêpe de Chine au corsage et pas d'autres garnitures. Y a-t-il rien de plus frais, de plus jeune, de plus élégamment coquet et simple ? La façon, la voici : jupe unie posée sur une sous-jupe en taffetas bordée d'un frisolant en surah auquel s'arrête la jupe de foulard qui est montée par des fronces. Un corsage très cambré, lacé derrière, est pris dans une ceinture, en crêpe de Chine, joliment drapée et arrêtée à la pointe du dos par un chiffonné gracieux difficile à décrire. Au décolleté, un biais plissé de crêpe de Chine, et sur l'épaule, un nœud en faille dont les coques tombent sur le bras et servent de manche, tandis que les bouts taillés en cornes s'élancent en l'air. Pas de piqué de fleurs ni au corsage, ni dans les cheveux. Au cou, un chaînon supportera une fine miniature de forme ronde et montée, dans un cercle d'or ajouré.

Nous avons vu chez M^{me} Gradoz ce costume et

deux autres de ville. L'un en lainage de fantaisie gris, avec les ornements en taffetas glacé quadrillé gris et rouge.

Des bandes de taffetas séparent des séries de cinq plis fins et couchés, les bandes ont le bas mobile. Corsage à guimpe froncée en lainage gris ; corselet en taffetas agrafé devant, terminé par une ceinture en gros grain formant la pointe et arrêtée en patte sur le côté. La manche en taffetas quadrillé a un bouffant gris et un poignet sur lequel le bas de la manche s'ouvre extérieurement.

Le second, non moins charmant, est en fin cachemire d'été d'un joli vert saule et les garnitures sont en surah vieil ivoire. La jupe largement plissée ; le tablier mouvementé, découvre un tantinet, à gauche, la jupe de dessous qui montre un plissé crème. Le postillon du corsage s'ouvre sur un plissé crème pour rappeler la garniture de la jupe, et le devant plissé en gerbe s'écarte sur une chemisette crème très finement plissée. Col droit drapé de tulle point d'esprit chiffonné en grosses coques. Toute la partie extérieure de la manche est vert saule, l'intérieur crème est plissé et le bas drapé de tulle point d'esprit noué de coques.

Le surah glacé et le taffetas sont mis à contribution non seulement pour nos déshabillés et nos matinées, mais aussi pour tout ce qui regarde la toilette intime. Petit jupon de dessous en surah coupé d'entre-deux et terminé par un volant en dentelle. Il est peu large, très court et monté à une demi-ceinture ; le vrai jupon, celui qui le couvre, est en taffetas et très garni de volants plissés, froncés, déchiquetés en dents aiguës ou arrondies, de ruche chicorée, d'autres disent pivoine. Point de dentelle ; des rubans en flot tombent de la coulisse qui resserre l'ampleur. Vous apprendrez peut-être avec plaisir, mesdames, que ce jupon si coquet reçoit une poche et même deux, ce qui dispense d'en mettre à la jupe du costume, à laquelle une simple fente suffit. Nous trouvons commode cette innovation due à la façon plate, qui ne permet pas de dissimuler cette poche comme le faisait le retroussé. M^{me} Gradoz, 67, rue de Provence, fait des jupons élégants assortis au costume, en taffetas léger mais de bonne qualité, le plus souvent glacé. Le jupon de taffetas noir pour la toilette journalière, celui de couleur pour le costume habillé et enfin le jupon blanc pour la toilette de soirée. Ce dernier, que nous avons vu accompagnant un costume de bal, était garni de volants déchiquetés, alternés avec d'autres en tulle point d'esprit dans l'ourlet desquels était passé un ruban en satin crème. Toutes ces jolies choses sont comprises et exécutées par M^{me} Gradoz avec un goût exquis.

CORALIE L.

PENSÉES ET MAXIMES

La nature donne le génie, la société l'esprit, les études le goût.

(DE BONALD.)

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre.

(ROTROU.)

Explication des Gravures noires

(pages 145 et 147)

COIFFURES DE BAL

Coiffure vue de dos et de profil. — Cheveux crépés sur le front, disposés derrière en cascade de coques, cascade terminée par une papillote ondé. Une petite traîne de fleurs, à gauche, part d'une touffe qui surmonte les coques. Un petit bouquet piqué sur celle qui couvre la nuque.

Coiffure de bal. — Cheveux relevés à la chinoise, avec deux mèches folles ondulantes sur le front. Derrière, des enroulements de cheveux et une longue papillote ondé. *Poul de plumes blanches* piqué de colibris.

Coiffure pour jeune fille. — Cheveux relevés sur les tempes et frisés sur le front. Coques tombantes et catogan torsadé piqué de fleurettes, avec une traîne du côté opposé. Une fine couronne posée sur le haut de la coiffure, en genre chapeyron, est interrompue par des coques en ruban qui font aigrette.

Couronne de mariée. — Faîte de fleurs et de boutons d'oranger, les deux montés légèrement sur tige flexible.

Costume de dîner pour jeune femme. — Satin rose et tulle crème brodé. La jupe en satin, avec un tablier en tulle brodé monté par quelques plis. A droite, partent de la taille deux rubans qui se réunissent, à quelques centimètres du bord de la jupe, sous un chou de satin. Corsage en satin, ouvert sur un plastron coupé carrément, plissé et terminé en pointe; une dentelle autour. Ceinture en satin plissé, dessinant une pointe et se fermant par un chou. Sur le bord de la manche arrêtée au tournant du coude, une dentelle appliquée.

Explication de la Gravure coloriée 4726

Costume de printemps en lainage vert de-gris uni et lainage appliqué de velours noir découpé en feuilles et brodé. — Jupe en taffetas avec un tablier appliqué de velours; aux bas des lés de derrière qui sont droits, un plissé frisottant; panneaux en uni et lés de derrière couverts par l'habit qui est le prolongement du dos de l'habit Directoire; le devant est ouvert sur une chemisette froncée, croisée à la taille, dans une ceinture drapée qui prend sous le côté échancré en angle du devant, côté dont le bord reçoit un revers avec appliques; col droit drapé. Oigot et draperie de la manche en uni, le milieu plat avec appliques. *Capote-toque* en broderie noire, avec le bord drapé de faille vert-de-gris coupé d'azalées. Bottes en chevreau brillant. Gants de Suède.



Costume de dîner pour jeune femme.
Modèle de Madame Berger, 72, rue Blanche.

Manche froncée terminée par une draperie en tulle et une dentelle; une dentelle appliquée au contour de la blouse. Col droit en dentelle. Bas de soie lilas et souliers en chevreau brillant.

CHRONIQUE

JE vous décrivais, le mois dernier, la « queue » des déposants au Comptoir d'Escompte, se hâtant d'aller reprendre leur argent sur la nouvelle de l'apoplexie du directeur. L'autre jour, ou plutôt l'autre nuit — car je sortais du théâ-

tre — j'ai retrouvé une partie de ces braves gens encore alignés en « queue », devant le Crédit Foncier cette fois, mais Seigneur! quelle différence! On ne les reconnaissait plus. Le trottoir était animé, bruyant, et certes, on y dépensait plus d'esprit que dans mainte soirée du grand monde, sinon plus de

champagne et de chocolat glacé à la crème. Toutefois, on ne souffrait ni de la soif ni de la faim, je vous prie de le croire, et même, Dieu me pardonne ! on jouait au bezigue ni plus ni moins que chez mon excellente amie la baronne. Enfin tout ce monde s'amusait extrêmement.

C'est qu'il s'agissait, pour le coup, de placer son argent, plaisir suprême de ceux qui en ont. Et quel joli placement ! Pour vingt-cinq pièces de vingt sous, le Gouvernement vous donnait vingt-cinq entrées à l'Exposition, plus un lot de cinq cent mille francs. Il est vrai que l'entrée seule était garantie, mais le hasard comme le soleil est l'ami fidèle du pauvre. Pour couronner le tout, ce génie tutélaire qu'on nomme l'Etat, disait à ces capitalistes en miniature :

— Soyez ici dans soixante et quinze ans et je vous rendrai votre livre sterling.

Probablement certains pessimistes faisaient entrevoir des empêchements quant à l'exactitude au rendez-vous ; mais il y a des gens qui voient tout en noir. On leur tournait le dos.

Bref, l'Etat voulait avoir trente millions, et la foule se montrait furieuse... qu'on ne lui en demandât point le décuple. Il n'y a qu'un seul pays au monde où l'on voie pareille chose, et ce pays est la France.

Il est incroyable que cette nation plus frivole, plus vaniteuse, plus amie du plaisir, plus prompte aux folies que toutes les autres, soit précisément celle qui épargne le plus. L'épargne est un de nos besoins innés, une de nos habitudes instinctives.

L'Anglais, au bout de l'année, se frotte les mains joyeusement et s'écrie :

— Hourrah ! Nous n'avons point fait de dettes !

Le Français baisse la tête, soupire, éteint une de ses lampes, refuse une robe neuve à sa femme, et gémit dans le secret du foyer :

— Année désastreuse ! Il n'y aura pas moyen de placer un sou, et notre fille va sur ses dix-sept ans !

Après quoi, le jour de l'élection venu, il vote contre le Gouvernement « parce qu'il est temps que ça change ».

Il y a, de cette façon, toute une catégorie de petits commerçants, de fonctionnaires moyens, de bourgeois médiocres qui passent le plus beau temps de leur vie à se refuser presque tous les plaisirs pour « faire une dot » à Emilie ou pour « laisser quelque chose » à Gustave. Certes, rien n'est plus touchant que cette affection paternelle poussée jusqu'au delà du seuil de ce bas monde, mais il en résulte qu'Emilie a des exigences, qu'elle songe plus à être charmante qu'à devenir capable de se tirer d'affaire en cas de besoin. Gustave consent à travailler, mais pas trop et pas trop loin. S'il faut franchir un bras de mer pour gagner sa vie, la famille est dans les larmes, les voisins dans la consternation. Et voilà pourquoi nous avons de si belles colonies !

Enfin, chose plus coupable ! cette charmante Emilie et cet excellent Gustave considèrent que papa et maman sont tenus de leur « laisser du bien ». Ils ont l'œil sur le magot. S'il s'arrondit, les parents ont des risettes. Si le capital maigrit ou s'endort, regardez-moi ces figures longues d'une aune, sévères,

accusatrices. Bien heureux encore si la bouche se tait ! Vous croyez que ces vilaines choses se voient seulement dans des milieux secondaires ? Hélas ! si je vous racontais les scènes auxquelles j'ai assisté dans des appartements de quinze mille francs !

Ailleurs, les parents qui thésaurisent pour leur progéniture, lui font un cadeau à peine attendu. Chez nous, ils paient une dette contractée à la naissance de l'enfant, et c'est tout au plus s'ils méritent qu'on les remercie, au jugement des jeunes.

Me voilà entraînée à la dérive de mon sujet au point d'entamer un cours d'économie sociale ou de catéchisme, car j'estime que les fautes contre le respect et l'amour dûs aux parents, sont les moins pardonnables qu'il y ait, et les plus souvent punies dès ce monde.

Je reviens au train-train ordinaire de ces chroniques, c'est-à-dire au pavé de ce cher Paris ; je parle du pavé en métaphore, car l'autre, le véritable, n'existe plus guère. En l'honneur de l'Exposition, on a enlevé, dans maint endroit, les grès, ancien système, et, comme on ne les a pas encore remplacés par les cubes de bois, dernier effort du progrès moderne, il en résulte que les Parisiens sont condamnés à errer dans le sable du désert, un désert sans soleil, hélas !

Il n'y a plus à se faire d'illusion ; les jours d'épreuve sont commencés, la ville devient inhabitable et les vexations pleuvent sur nous. Dans ce moment-ci, quelques milliers de malheureux pataugent dans les fondrières que je viens de décrire, à la recherche d'un logement. Ils habitaient « en meublé » dans la même maison, depuis des années, peut-être. On leur a dit un beau matin :

— L'Exposition va s'ouvrir ; les prix changent. Voulez-vous payer ?

Vous m'avouerez qu'il faut avoir le caractère bien fait pour se soumettre. Ceux qui ont la tête près du bonnet ferment leurs malles et vont en quête d'un nouveau domicile. Peut-être sont-ils hors d'état d'élever le chiffre de leur ancien loyer. En ce cas, c'est leur étage qui s'élève. Il faut monter sous les combles, ou s'arranger d'un appartement moitié plus petit, avec une cuisine grande comme un mouchoir de poche. Mais qu'importe la cuisine ? Dans un mois, tout sera si cher qu'un réchaud à gaz suffira pour faire cuire le dîner.

L'embarras commence pour les souverains eux-mêmes. Le schah de Perse a eu toutes les peines du monde à se loger, car les Tuileries, converties en jardin, ne sont plus bonnes qu'à héberger des moineaux, et monsieur Carnot a besoin de toute sa place à l'Élysée pour des cousins de Bourgogne qui attendent le premier train de plaisir afin de se mettre en route. Finalement, Sa Majesté Persane logera rue Copernic, dans un hôtel grand comme ces kiosques qu'il fait construire, de temps à autre, au milieu de quelque site agréable du parc Impérial, afin d'y aller prendre le café en sortant de table. Dame ! en République, les schahs sont des hommes comme les

autres, et, par le temps d'Exposition qui court, on fait comme on peut.

**

Le monde Parisien n'a pas perdu de temps pour se dédommager de la contrainte qu'il a dû s'imposer pendant le carême, c'est-à-dire pendant la Semaine Sainte, car nos austérités ne commencent guère avant le dimanche des Rameaux. En revanche, nos plaisirs renaissent dès le matin de Pâques, et je connais de charmantes femmes qui ont à peine pris le temps de déjeuner, au sortir de la messe, dimanche dernier, pour changer de robe et paraître à une matinée. Je connais une mère qui ne laisserait pas, pour un empire, ses deux filles, encore jeunes, mettre le pied dans un salon le soir, et qui ont accepté pour elles six réunions dansantes de jour pour la semaine qui finit en ce moment. Ne croyez-vous pas que, comme fatigue, excitation, apprentissage de coquetterie et même détérioration de l'estomac grâce aux sirops, gâteaux et autres poisons du même genre, ne croyez-vous pas, dis-je, que six matinées valent bien un bal et même deux? Et cependant la mère dont je parle est convaincue qu'elle ne mène pas ses filles dans le monde. C'est le cas de placer un texte que j'ai entendu dans un sermon la semaine passée : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra!*

Il faut noter parmi les « grandes machines » passées ou à venir de ces jours-ci, les deux soirées des « habits de couleur », l'une chez M^{me} de Mont..., l'autre chez M^{me} de Ker... *Ni noir, ni rouge*, telle était la condition imposée au frac de ces messieurs. Un certain nombre se sont dérobés à l'obstacle. Une cinquantaine ont abordé bravement le rose, le bleu clair, la feuille-morte et la mauve. Entre nous, et je le regrette, ce n'est pas encore de ce coup-là que l'habit noir doit mourir.

Enfin, pour terminer, j'enregistre l'apparition de trois pièces qui avaient fait quelque bruit avant leur naissance, les unes par le nom de leurs auteurs, l'autre par celui de sa principale interprète.

Révoltée, de Jules Lemaitre, dit le *phylloxera* des romans d'Ohnet, montre au public une jeune femme qui se révolte contre son mari. En pareil cas, on sait ce que signifie le verbe pronominal « se révolter ». L'œuvre a réussi, malgré l'absence à peu près complète du quatrième acte. Mais, comme le disait en riant, tout près de moi, une actrice en renom de la Comédie-Française :

— Aujourd'hui, le dernier acte d'une pièce n'a plus d'importance.

Dans *Léna*, c'est surtout l'agonie de Sarah Bernhardt (agonie scénique, bien entendu), dont le nom seul me dispense d'en dire plus long. Il est probable que *Léna*, de toutes les pièces jouées pendant l'Exposition, sera la plus suivie par nos visiteurs des deux mondes. Or, ce drame très noir est tiré d'un roman anglais par une traductrice née à Genève et mariée à un belge. Voilà un bel échantillon du théâtre national!

Mensonges! n'a rien que de très Parisien : Bourget *fecit*. Pour le coup, si quelque jeune étranger, après avoir vu l'héroïne de Lemaitre et celle de Bourget, conserve encore quelques illusions sur la femme française, il faut convenir qu'il y mettra de la bonne volonté.

Vous allez me dire que *Léna*, qui est anglaise, ne vaut même pas nos deux compatriotes. Mais au moins celle-là s'empoisonne, tandis que les autres se tirent d'affaire assez doucement.

« Corrompues et roublardes », dira le jeune étranger en rentrant chez lui, « voilà, en deux mots, le signalement des Françaises! »

Et il n'y aura pas moyen de l'en faire démordre.

CONSTANCE.

La Fille du Cacique

(SUITE)

Un immense sentiment de reconnaissance remplissait pourtant son cœur pour M. Martini. Malgré ses terreurs irraisonnées, elle avait confiance en lui. Incapable d'éprouver une impression à demi, quelle qu'elle fût, elle vouait à son « sauveur » une vénération profonde.

Tout à coup elle entendit des pas... Quelqu'un s'arrêta devant sa chambre; on frappa discrètement à la porte.

C'était la femme de chambre de l'hôtel.

— Ces messieurs vous attendent au salon, petite, dit-elle.

La pièce était remplie de monde, voyageurs arrivant, voyageurs partant.

M. Martini et son fils, assis sur un sofa, causaient ensemble.

Le père vint à elle, l'attira doucement vers lui et l'embrassa au front.

Mariquita saisit sa main et la baisa.

— Mon enfant, lui dit-il, nous allons au Croisic pour rejoindre ma vieille bonne à laquelle j'ai permis de passer quelque temps dans sa famille. Je vous



4871

Blouse romaine en crêpon et tissu de soie brodé d'un dessin japonais. Vue droite et relevée du même côté. Modèle de Madame Brun-Cailleux.

Blouse romaine en crêpon et faille brodée d'un dessin japonais. — Jupe en taffetas avec une quille brodée, de chaque côté de laquelle s'arrête la blouse romaine, qui est en crêpon et drapée, à gauche, de quelques plis, de même à l'encolure où les plis sont fixés par un nœud; un ruban au bord du côté ouvert du corsage-blouse; une manche plissée, avec un poignet brodé, sort d'une manche ouverte et tombante en crêpon. Ceinture brodée, fermée en patte. Le croquis montre la blouse droite, et le plus petit (même côté), la jupe agrafée passant sur la quille. C'est une cordelière qui forme d'élégantes boutonnères de fantaisie dans lesquelles se passent les boutons en passementerie genre fleur.

Costume pour jeune fille. Lainage à dispositions. — Sous-jupe en taffetas et seconde jupe en lainage à dispositions formant colonnes; l'étoffe unie, entre les dispositions, se plisse de fins plis et la partie brochée fait le dessus d'un large pli creux; lés de derrière en uni. Blouse en mousseline de soie, froncée à un hausse-col en broché, serrée à la taille par une ceinture en velours, d'où elle ressort en volant; la manche plissée avec un bracelet en velours. Veste figaro en velours, s'arrondit devant et fait pointe au dos. Un

jockey-pointe s'avance sur la manche de mousseline.

Visite-étole en tissu de fantaisie loutre et peau de soie vieil or. — La visite a deux pans-étole, en soie vieil or brodés au bas, cintrés sur le côté, montés à l'encolure et sur lesquels se boutonne, sur la poitrine, l'extrémité de la visite qui est ramenée et montée à l'encolure. Une boutonnière dans chaque créneau, découpé dans le bord qui croise de la profondeur des créneaux. Quelques fronces pour exhausser, au-dessus de l'épaule, la partie qui fait manche.

Nouveaux encas à long manche, ayant de 120 à 130 centimètres



Visite-étole en tissu de fantaisie loutre et peau de soie vieil or. De Madame Gradoz.



4870

Costume de jeune fille, lainage à dispositions. Corsage-blouse avec veste Figaro. Vu de face et de dos.

De M^{me} Brun-Cailleux, 11, r. Marché-St-Honoré

de longueur :

Encas Louis XVI en surah bleu. — Manche en chine, cerclé d'argent et terminé par une tête en saxe; au-dessous, un nœud de ruban bleu et, plus bas, de bouclettes en comète, bouclettes que l'on retrouve sur le côté de l'encas et dans le haut où elles sont fixées à un anneau. Une haute dentelle au bord.

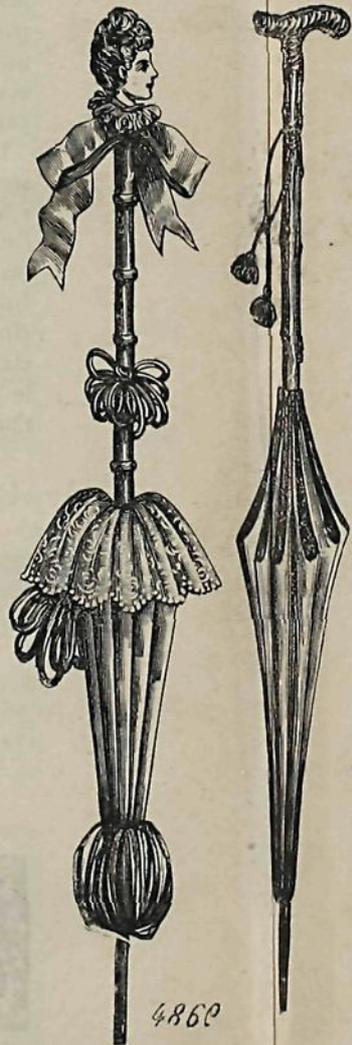
Encas Directoire en soie puce, doublé de surah rouge. — Manche en bois de violette avec béquille torsadée en argent. Gause en soie avec glands.

Encas Régence, en soie crème à carreaux vert de deux tons, dite Arlequin. — Manche en laurier enroulé d'un ruban serré par un nœud et terminé par une boule en lapis-lazuli, montée dans une collerette en or travaillé à jour. Cercle d'or fin serrant l'encas.

Costume en peau de soie rose ancien, brochée de fleurs genre ancien blanc argent et gris-bleu, feuillage vert mousse, comme la soie unie qui complète le costume. Garniture de grosse broderie sur étamine. — Jupe en taffetas, et seconde jupe en tissu broché pour le tablier et les côtés, en uni pour les lés de derrière et le corsage moins le plastron, la basque, la manche et les jockeys. Au bas du ta-

blier, deux rangs étagés de bro par une cocarde en ruban mousse à petite basque, broderie cernant, un corselet, le plastron broché; appliqué de broderie et guimpe fr. Ceinture en ruban mousse noué coques à pans et cocarde en taille. Trois jockeys posés l'un la manche plate.

Costume en éolienne. — Jupe en taffetas jupe en éolienne. Le tablier tenu afin qu'on puisse le draper de p droite, échelonnés à gauche; plissés, ceux de derrière tiennent cesse. Le devant du corsage es sur un plastron drapé aux é nœud dessus. Une draperie en br de l'épaule gauche, vient se serrer taille, qu'elle cache sous des plis quels tombent des coques et p ban. Manche drapée dessus, plate coude.



4860

Encas Louis XVI. Encas Directoire. E Avec nouveaux manches dont la longueur varie de 120 à 130 c

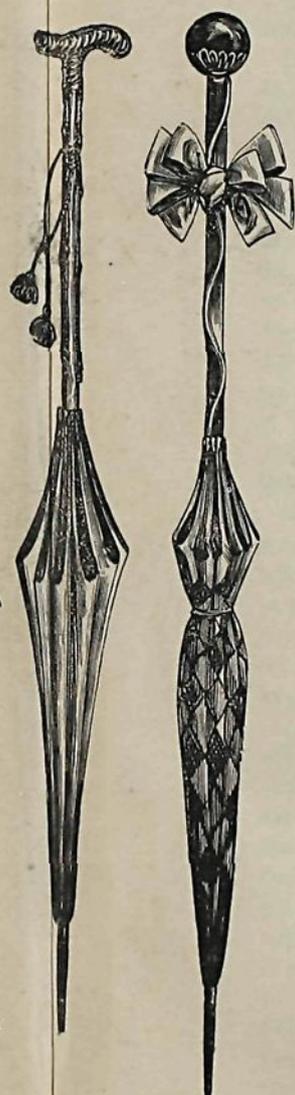
rangs étagés de broderie, arrêtés
 arde en ruban mousse. Au corsage
 ue, broderie cernant, comme dans
 le plastron broché; revers en uni
 broderie et guimpe froncée en uni.
 ruban mousse nouée de longues
 pans et cocarde en ruban à la
 jockeys posés l'un sur l'autre à
 late.

olienn... es mauve et satin broché
 — Jupe en taffetas et seconde
 ienne. Le tablier tenu assez long
 uisse le draper de plis groupés à
 lonnés à gauche; lés de côtés
 de derrière tiennent au dos prin-
 evant du corsage est très ouvert
 astron drapé aux épaules, avec
 s. Une draperie en broché, partant
 auche, vient se serrer, à droite, à la
 e cache sous des plis vagues des-
 ent des coques et pans en ru-
 drapée dessus, plate à partir du



4869

COSTUMES HABILÉS POUR RÉUNIONS HIPPIQUES, DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.



Encas Directoire. Encas Régence.
 ec nouveaux manches,
 eur varie de 120 à 130 centimètres.

Nous prévenons nos lectrices qu'elles trouve-
 ront à la Maison Senet, 35, rue du Quatre-Sep-
 tembre, quantité d'objets pour cadeaux de pre-
 mière communion, à des prix avantageux. Ce
 sont de jolis chapelets montés en argent, des
 médailles de toutes les grandeurs, des porte-
 mine et de charmants porte-monnaie en métal
 argenté dont nous n'avons pu donner qu'un seul
 modèle. Parmi les bijoux, la petite parure margue-
 rites, boucles d'oreilles et broche; celles aux
 armes de Lorraine et aux armes de Bretagne.

Madame Berger, 72, rue Blanche, fait aux
 jeunes filles, pour cette saison, un charmant
 costume en lainage gris à bandes brochées très
 bien réussi comme façon et disposition de gar-
 nitures, à 80 et 90 fr., et un autre costume en
 lainage uni combiné avec un taffetas quadrillé
 dans les tons gris et bleus. Tout en conservant
 la façon droite, M^{me} Berger mouvemente de quel-
 ques plis la draperie-tablier, pour les personnes
 qui ne veulent pas le costume absolument
 droit.

confierai à elle, c'est une excellente femme, et quand notre excursion en Bretagne sera terminée, nous retournerons tous ensemble à Paris. D'ici là, d'après vos renseignements, j'écrirai à Lima. Il vous reste peut-être quelque famille ?

Mariquita secoua la tête négativement.

— Ils sont tous morts, dit-elle avec un accent farouche, tués par les Chiliens !

— Ne vous désolerez pas, reprit M. Martini, vous n'avez aucune preuve bien certaine de ce que vous avancez. En tout cas, fiez-vous à moi.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, répliqua-t-elle.

Ces paroles n'étaient pas vaines dans la bouche de la jeune fille ; elle se soumettait entièrement à la volonté, à la direction de son protecteur ; elle était même désormais capable de se dévouer pour lui, de dominer l'impétuosité de sa nature s'il l'exigeait. Il n'y avait guère en son cœur que deux sentiments, l'amour ou la haine. Elle ne savait point mentir, ni hésiter. Là, elle s'abandonnait.

Le trajet en chemin de fer fut silencieux. On arrive au Croisic après un délicieux voyage, en suivant la côte, à travers les dunes émaillées d'œilletons sauvages, de chardons bleus, au milieu des marais salants divisés en petits bassins carrés, symétriques, étincelants sous le soleil comme autant de miroirs, coupés parfois par des terre-pleins où gisent des tas de sel que grossit sans cesse le râteau des paludières, franches lurannes aux jambes nues.

Le lourd clocher du bourg de Batz interrompt seul la monotonie de ce paysage, unique dans son aspect général, avec des tons de vieilles tapisseries jaunâtres, relevés çà et là par des scintillements d'eau calme.

Mariquita observait tout avec étonnement ; elle cherchait à se rendre compte des choses sans trop oser pourtant interroger ses nouveaux amis. Mais ses yeux parlaient. On y lisait le travail de l'esprit.

Georges Martini s'amusait fort à suivre cet étrange et intelligent regard.

Le train n'était pas arrêté que Perrine, qui attendait ses maîtres, se précipita à la portière de leur compartiment.

Elle s'empara immédiatement de la valise des voyageurs, en bousculant les étrangers qui sortaient en foule des wagons, et s'écria :

— Mon Georges, n'avez-vous manqué de rien ? N'êtes-vous point trop fatigué ? Et votre linge, en avez-vous suffisamment ?... Encore un bouton de moins à votre habit !...

Elle parlait, parlait sans s'arrêter.

— Et Monsieur ? ajouta-t-elle, moins vite, avec une déférence marquée, monsieur, comment va-t-il ?

— Bien, bien ! ma bonne Perrine... répondirent-ils tous deux en riant.

— Vous voilà chez vous, dans votre cher Croisic, ma vieille Perre, reprit Georges ; vous vous reposez ?

— Ah ! bien oui... tant de monde à voir, c'est trop ! Je m'ennuie, d'ailleurs, à ne rien *bricoler*, et je pense que vous pouvez avoir besoin de moi. C'est décidément passé pour Perrine l'amour des congés ! Je suis trop vieille. Vous êtes mon univers, monsieur et Georges. Quant au reste, frères, sœurs, cousins,

des coques ! (1), ajouta-t-elle dans son langage imagé de fille des côtes.

Perrine n'avait pas encore remarqué Mariquita qui marchait un peu en arrière, perdue dans le flot des voyageurs allant par bandes compactes à l'assaut des auberges du Croisic.

On gagna le port et la fameuse jetée d'un kilomètre de longueur, élevée jadis par le duc d'Aiguillon pour protéger les bateaux de pêche contre les bourrasques *du large*.

Un des frères de Perrine était gardien du phare.

La vieille domestique avait tout mis au pillage dans la maisonnette pour recevoir ses maîtres. Elle avait préparé un repas succulent : homard, sardines fraîches, crevettes, ... tous les produits de l'Océan !

La table était dressée au bord de la mer ; le temps qui paraissait chargé, la veille à minuit, était devenu admirable.

Mariquita, cependant, s'était décidée à rejoindre M. Martini, malgré l'appréhension que lui causait la première entrevue avec Perrine.

Celle-ci fut très étonnée en voyant la jeune fille qu'on ne lui avait pas présentée encore, s'approcher de la barrière qui entoure le phare, l'ouvrir et entrer résolument dans la maison du garde.

— Et qu'est-ce que cette *torte* ? s'écria la servante stupéfaite de tant de sans-gêne.

M. Martini, que cette rencontre à l'improviste amusait, se décida alors à intervenir, craignant des complications.

— Mariquita est une enfant, ma Perrine, que Dieu nous a envoyée ! dit-il simplement.

— Oh ! je vous connais, grommela Perrine, une malheureuse que vous aurez ramassée !...

— Dieu l'a mise sur notre chemin, reprit M. Martini, et elle est la bienvenue.

— La bienvenue !... la bienvenue !... murmura la vieille entre ses dents. C'était peut-être sur le chemin d'un autre... et vous vous êtes trompé... vous tendez la main à des gens que vous ne connaissez seulement pas.

Et ce disant, très bas (car elle craignait son maître autant qu'elle le chérissait), elle allait et venait, prenant des serviettes de toile bise dans le bahut, débouchant des bouteilles de cidre, coupant du pain.

— D'abord, ma bonne, cria Georges qui trouvait les préparatifs un peu prolongés, j'ai l'estomac dans les talons, donne-nous à déjeuner, nous parlerons après !

Mariquita, le cœur serré, s'était approché du quai et contemplait les vagues bleues qui roulaient les unes sur les autres, frangées d'écume blanche.

Georges s'approcha d'elle, seul, pour la première fois.

— N'ayez pas peur, petite amie, dit-il de sa voix jeune, vibrante, bien timbrée, n'ayez pas peur ! Elle est *grognaçon* notre Perrine, mais le cœur est d'or si la langue parfois ne vaut rien. Venez avec moi.

Et il entraîna Mariquita qui faisait mine de vouloir s'éloigner.

(1) Les *coques* sont de petites coquilles comestibles, sans valeur.

— A propos, reprit-il sans réflexion, quel âge avez-vous donc ?

— Quinze ans, monsieur.

— Quinze ans ! répéta-t-il avec une surprise non dissimulée, quinze ans !

Puis, se parlant à lui-même :

— Quinze, six ou dix ? qui pourrait le deviner ?

Enfin, l'emmenant, il se posa devant Perrine qui faisait la cuisine et lui dit, en la menaçant du doigt :

— Tu sais, c'est ma petite camarade ! et je la défendrai contre toi.

— *Joli goût ! pensa la domestique déjà gagnée (elle ne savait rien refuser au jeune homme qu'elle avait élevé), joli goût !... la fée Carabosse !*

Et elle remua violemment la poêle d'où s'exhalait de bonnes odeurs de maïs et de beurre frais.

Pendant ce temps, M. Martini observait en silence toute la scène, sans perdre un détail, souriant doucement.

Mariquita comprenait les réserves qu'impliquait le mutisme de son *ennemie* et faisait la moue.

Le retour des bateaux sardiniers qui revenaient de la pêche, la tira, fort à propos, de ses tristes réflexions.

Tout en déjeunant de bon appétit, les commensaux de Perrine assistèrent de leur place à un spectacle nautique qui constitue une des attractions du Croisic.

Cette course de bateaux à voile arrivant en flottille serrée, avait toutes les allures de régates acharnées. C'était à qui passerait le premier sur certain banc de sable situé à l'entrée du port, et complètement à découvert à marée basse. On apercevait déjà ses contours, sous l'eau d'une belle transparence d'émeraude. Quelques chaloupes, trop lourdes, restaient échouées sur le banc. Les matelots se contentaient de serrer philosophiquement leurs voiles et de *casser une croûte* tout en chargeant sur le youyou le poisson qu'ils voulaient transporter à terre.

Les bateaux qui, plus heureux, avaient franchi sans encombre ce mauvais pas, entraient dans le bassin du port pour se ranger le long des quais. Là, se promenant d'un air important, les agents des fabriques de conserves, chargés d'acheter les produits de la pêche, feignaient une impassibilité absolue avant d'engager la lutte des enchères.

... Les débats commencent entre pêcheurs et acheteurs, les paniers se vident, les petits poissons aux écailles diamantées sont chargés par ronceaux dans les charrettes des usines. Certains patrons de barques, plus exigeants que les autres, ne veulent pas céder aux conditions que prétendent leur imposer les représentants des fabriques, et vendent leur cargaison aux marchands qui l'expédient sur Paris, le *gouffre gourmand*. Une centaine de femmes s'emparent de ce butin, et le mettent dans la halle qui s'élève tout près du port avec la coquetterie d'un monument de style, portant fièrement à son fronton, en dimensions exagérées, les armes du Croisic. Les sardines sont étalées sur des tables de marbre, resalées, soigneusement superposées dans de jolies petites mannes, comme des bonbons fins dans des corbeilles de confiseurs. Tout cela est fait en un clin

d'œil, au milieu des chansons joyeuses qui s'échappent du gosier robuste des ouvrières.

Cette animation plaisait à Mariquita et la distrayait de ses idées noires. En se promenant, après déjeuner, avec Georges (qui bravement l'accompagnait sans s'effaroucher des remarques peu obligeantes que suggérait aux gens la vue de l'infirmes), elle parut oublier ses craintes de la matinée et l'algare de Perrine. Elle se trouvait sous l'impression d'une quiétude bien douce après tant d'épreuves.

L'air était tiède et tout embaumé des senteurs balsamiques des sapinières semées le long de la plage ; la mer était calme ; la limpidité admirable du ciel rappelait à Mariquita son ciel natal ; elle se sentait envahie par ce repos de la nature qui la remettait de toutes ses angoisses, de toutes ses fatigues des jours précédents. Poète à sa manière, la petite indienne, en jouissant de ces splendeurs estivales, ne songeait plus aux incertitudes du lendemain.

En regardant Georges, elle pensait qu'il n'y avait rien de plus beau au monde et que son père M. Martini était le meilleur des hommes.

Elle renaissait à la vie.

IV

Georges, tout heureux, lui aussi, de cette promenade au Croisic, recevait de l'extérieur ces moindres impressions de bien-être que saisissent au passage tous les artistes vraiment sensibles et capables d'œuvres étonnantes. L'épanouissement des choses, les grandes lumières, les paysages aux tons chauds et clairs le réjouissaient, le mettaient en verve.

Il traduisait ses enthousiasmes par des croquis bien enlevés.

En arrivant au fond du village, derrière l'église, ils tombèrent, Mariquita et lui, dans une noce des plus turbulentes. On dansait des *pas du pays*, sous un hangar.

De fort belles filles à la chevelure luxuriante, aux yeux bien ouverts, aux traits accentués mais réguliers, se laissaient entraîner par le biniou dans de vieilles rondes bretonnes, frappant la terre d'un pied peu léger, tout en lançant d'innocents quolibets à leurs cavaliers. Ces danses, accompagnées de refrains primitifs chantés par tous les assistants, avaient un caractère bien original.

Georges prit quelques types sur son album. Peu à peu l'attention des danseurs se porta de son côté et ils se dirent entre eux :

— C'est un *tireux* de portraits !

La danse cessa ; après un moment de délibération, une paysanne au teint merveilleux de fraîcheur, aux yeux bleus comme la fleur du lin, dont les nattes blondes, épaisses, retenues par des épingles à breloques d'or, ne pouvaient tenir sous la coiffe de dentelle, se détacha du groupe.

Elle était vêtue à la mode du Bourg-de-Batz : robe rouge galonnée d'or, tablier de soie bleue, corselet de velours noir brodé, croix d'or finement ciselée. C'était une élégante, l'héritière d'un riche paludier.

Elle s'en vint toute rougissante, d'un pas incertain, les mains pendantes : « de la part de la mariée prier le Monsieur à danser. »

Sans se rendre compte de sa propre gaucherie, elle jeta sur Mariquita un regard de commisération.

Georges, toujours amoureux de la couleur locale, posa précipitamment son carnet sur les genoux de sa voisine, sans se préoccuper d'elle, et suivit sa belle cavalière.

M. Martini qui survint alors dans la foule massée autour de « la salle de bal, » s'amusa fort de voir son fils tournoyer dans la ronde cherchant en vain à attraper *le coup de talon breton*.

Mariquita, dès lors, perdit sa joie; elle voyait cette jeunesse s'amuser follement sans que personne pensât à l'inviter. Elle était jeune, mais les plaisirs des autres lui étaient interdits! Cholita, fille du pays des danses folles, elle sentait bouillir dans ses veines le désir de prendre part à ces réjouissances qui lui rappelaient vaguement la *samacuëca* du Pérou et elle comprenait qu'en se présentant aux danseurs elle serait grotesque...

Comme elles sautaient les bretonnes aux coiffes blanches, comme elles étaient gracieuses, grandes et droites!

Non, les sarcasmes des matelots ne lui avaient pas été aussi douloureux que cette comparaison. Elle baissa la tête et, machinalement, se mit à feuilleter l'album de Georges.

Il y avait de tout : des silhouettes de voyageurs saisies au passage, des paysages, des bateaux, le débarquement du corps du capitaine à Saint-Nazaire, la plage, l'église rustique; puis là, dans un coin de page, elle, oui elle-même, vue de profil!

Au-dessous de cette esquisse, trop fidèle, hélas! était écrit d'une main ferme :

« Notre trouvaille. — Indienne du Pérou. »

Était-ce ironie ou simple réflexion sans portée?

Georges, pendant ce temps, dansait une figure qui ne serait pas déplacée dans un cotillon mondain. « Montez la garde! » criait à tue-tête le gars qui conduisait la danse et toute la bande de défilé, conduite par le capitaine armé d'un bâton. Au signal donné, les danseuses, rompant la chaîne, choisissaient prestement leurs cavaliers et gare au capitaine s'il n'avait pas eu la chance de pouvoir saisir « une dame » au milieu du tumulte. Il était alors contraint de voir les couples valser autour de lui, montant la garde en leur honneur, le bâton au bras.

Il y a toujours un malheureux forcément. Georges dut, deux fois de suite, rester seul... avec son bâton... à la grande joie de l'assistance. Sa bonne humeur n'en était point altérée, au contraire; il savait mettre tous les rieurs de son côté en accomplissant sa garde avec un sérieux imperturbable.

Mariquita, en regardant ces jeux d'enfant qui lui faisaient envie, avait des larmes dans les yeux.

Quelle triste vie sera la sienne! N'aurait-il pas mieux valu être massacrée avec sa mère et mourir dans ses bras?

M. Martini s'aperçut de son chagrin et en devina facilement la cause. Il vint la chercher et lui dit doucement, de sa voix sympathique :

— Nous n'allons pas rester ici jusqu'à la nuit

à contempler cette noce, mon enfant. Voulez-vous venir avec moi faire un tour sur le *mont Esprit*? Nous causerons un peu, cela sera tout aussi intéressant.

Mariquita acquiesça d'un mouvement de tête et se leva vivement de son banc de gazon. C'était un soulagement pour elle que s'éloigner de cette fête où l'infirmes n'avait pas sa place.

Les voyant partir, Georges courut à eux.

— Père, dit-il, on m'invite au dîner de noce, je dessinerai la scène. Je reste donc. C'est une vraie aubaine!

L'intensité du regard de Mariquita, pendant qu'il prononçait ces mots, frappa le jeune homme. Il y avait dans ces yeux d'un noir de jais, un mélange de révolte et de douleur qui leur donnait une expression étrange.

Georges considéra quelques instants la cholita et se tournant vers son père, lui dit à mi-voix :

— Cette fille du Pérou a des yeux d'enchanteresse!

Mariquita, qui avait l'oreille fine, repartit avec mélanco lie :

— Le bon Dieu ne m'a donné que cela!

Elle s'en fut donc, avec son *padre* (son père), comme elle appelait M. Martini, jusqu'au *mont Esprit*.

Cette colline, située auprès du port, est une butte artificielle élevée avec le lest des navires qui venaient jadis, des pays les plus éloignés du Nord, chercher du sel en Bretagne.

Du haut du belvédère qui surmonte la butte devenue une promenade publique, le spectacle est incomparable au moment du coucher du soleil.

Ce soir-là le globe du soleil, comme une énorme boule écarlate en relief sur une masse de nuages cuivrés, descendait lentement vers l'Océan, rayant tout le ciel de stries sanglantes. De larges jets de lumière s'élançaient jusque sur la côte, embrasant la pointe de la Turballe et ses rochers à pic, nuancant de tons ambrés les pignons des vieilles maisons du Croisic, tandis que les carreaux des fenêtres étincelaient en rouge, semblables à de gros rubis.

Au large, la mer était uniformément teintée de vert pâle.

Peu à peu le soleil s'abaissa dans les vagues qui paraissaient ruisselantes de pierreries. On ne voyait plus que la moitié du globe écarlate qu'entourait une auréole violet foncé. L'astre descendit, descendit, puis sombra enfin en lançant dans l'éther un dernier reflet oblique éclatant, irisé de toutes les couleurs du prisme.

— Regardez donc! s'écria alors une paysanne qui s'était approchée de M. Martini et de Mariquita assis au sommet du mont Esprit. Regardez donc! *voici le rayon vert!*

— Je n'ai rien aperçu... répondit simplement M. Martini.

— Tant pis pour vous, alors! car ça porte bonheur.

On aperçoit parfois, sur les côtes et en pleine mer, au moment même de la disparition du soleil dans les flots, une lueur verte se projeter sur l'eau. Il n'est pas un matelot, pas une femme de nos plages bretonnes qui n'attache une idée superstitieuse au *rayon vert*.

— Cela porte bonheur! reprit Mariquita, mais nous n'avons rien vu...

M. Martini, sans relever cette boutade, questionna encore la jeune fille sur ses parents, espérant arriver à trouver quelque indice qui pût lui permettre de poursuivre fructueusement ses démarches en faveur de la pauvre abandonnée.

Mariquita lui répondit tristement qu'elle était sûre de n'avoir plus de famille au Pérou, mais qu'elle comprenait bien que M. Martini ne pouvait la prendre pour toujours à sa charge.

— Là n'est point la question, mon enfant, répliqua-t-il, et vous m'affligez en la posant ainsi.

— Oh! si je vous ai offensé, pardonnez-moi, s'écria la jeune fille avec impétuosité, en faisant mine de s'agenouiller devant lui.

Il la retint en souriant.

— J'aime votre pays qui, jadis, ne faisait qu'un avec l'Équateur, Mariquita, et tous vos compatriotes sont les miens; vous m'intéressez particulièrement à ce titre. Si je désire vous remettre dans votre milieu c'est que, hors de là, on souffre bien!

— Je vous comprends, je vous remercie, je vous serai éternellement reconnaissante devant Dieu et vos décisions seront des lois pour moi!

— Vous êtes une bonne fille et mon œuvre sera des plus faciles, ajouta-t-il avec un sourire provoqué par l'emphase de son interlocutrice. Perrine se chargera, d'ailleurs, particulièrement de vous; elle va même commencer immédiatement son métier de gouvernante, car je pars ce soir avec Georges pour une tournée fatigante et ne vous emmènerai pas.

Elle parut effrayée.

— Oh! ne craignez rien, elle vous soignera bien. Vous ne la comprenez pas encore et elle ne vous connaît pas, mais la glace sera vite rompue quand vous vivrez ensemble; Georges et moi ne serons absents que quelques jours, nous reprendrons ensuite la route de Paris.

— Paris!... reprit-elle avec admiration.

— Oui Paris, où je réside pour le moment. Si mes recherches pour découvrir vos proches n'aboutissent pas, je m'occuperai alors de votre éducation européenne. Nous ferons, en tous cas, pour le mieux!

Mariquita ne répondit pas, elle songeait.

Il fallut rentrer en ville; la nuit venait et enve-

loppait déjà le mont Esprit. Le ciel commençait à se piquer d'étoiles. Dans l'obscurité naissante, on percevait plus distinctement la clameur de l'Océan qui battait les grèves.

Ils se dirigèrent, cette fois, vers la maison patriarcale des Pouldor, les parents de Perrine. La vieille servante tenait beaucoup à y recevoir ses maîtres. Le père et la mère étaient morts depuis longtemps, mais la sœur de Perrine et ses enfants les avaient remplacés dans ce pauvre logis qui appartenait à la même famille depuis cent ans bientôt.

On dina dans une salle basse, au rez-de-chaussée, sur une grande table de chêne massif.

Une armoire très ancienne, aux portes naïvement fouillées, la huche à pain de même style et quelques chaises à dossier sculpté, attirèrent vivement l'attention de M. Martini.

— Oh! monsieur Georges les a déjà bien regardés ce matin, dit Perrine toute fière du succès de son mobilier.

Elle se promettait bien de faire une surprise à son fils en lui offrant, une fois rendue à Paris, quelques échantillons de l'art breton, puisés parmi ses petites « richesses, » sa part d'héritage.

L'heure du départ sonna bientôt pour M. Martini et son fils. Ils allaient prendre le train du soir pour Guérande, cette jolie petite ville qui a gardé ses remparts d'autrefois, hautes murailles de granit couvertes de clématite et de lierre.

Quand M. Martini s'éloigna, Mariquita, qui était restée sur le seuil de la porte, courut après lui, affolée, et se pendant à ses bras, lui cria en espagnol :

— Si vous saviez comme j'ai peur.

Il la ramena alors doucement vers Perrine, fit à celle-ci un discours bien senti sur la confiance qu'il avait en elle, sur les devoirs que lui imposaient ses fonctions de gouvernante, et après avoir rassuré la cholita, après lui avoir promis qu'il reviendrait bientôt, il partit avec Georges pour aller au chemin de fer.

Georges avait dû s'échapper furtivement de la fête afin d'être exact au rendez-vous que son père lui avait assigné

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4723

Et une *Feuille de broderies* : Broderie pour costume russe (petit garçon). — Deux cols et manchettes pour petit garçon. — Plastron soutaché pour robe d'enfant.

Les patrons suivants seront donnés en Mai :

Le 4 mai : Veste (petit garçon). — Corsage robe de dessous de petite fille. — Corsage-veste bretonne pour petit garçon.

Le 11 mai : Corsage genre Henri II.

Le 17 mai : Album de travaux.

Le 27 mai : Feuille de broderies.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

Nouveau porte-monnaie en métal blanc, ce qui le rend inaltérable ; le dessus côtelé et ciselé, l'intérieur en cuir fauve, fermoir deux boules. Très léger, remplace la bourse en maillons ; prix : 15 fr.

Trois chaînes de montre pour jeunes filles et jeunes garçons. — Chaîne royale en véritable argent imitant le vieil

argent. — Fleurs de lys repliées par un anneau artistique et solide, sans envers ; 15 fr.

Chaîne de montre Directoire en véritable argent oxydé ; appliques en or rouge vrai. — Se compose d'anneaux plats reliés par des anneaux en or et se termine par un anneau et un porte-mousqueton ; 19 fr.

Chaîne marguerite formée de mignonnes marguerites en métal vieil argent à cœur doré, à double face : se termine par un anneau à passer dans la boutonnière et un porte-mousqueton ; 7 fr. 50.

Bracelet assorti, souple, en vieil argent. — Les marguerites à cœur doré sont souples. Ce bracelet se



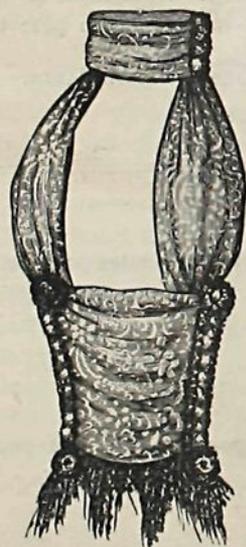
4899

Bijoux de première communion de la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

ferme par un nouveau genre de fermoir qui permet de le mettre à la grosseur du bras. Une médaille Saint-Georges fait pendeloque ; 7 fr. 50.

Grande médaille-écusson de 1^{re} communion en argent véritable. — D'un côté, la Sainte Table avec l'inscription : « Souvenir ». L'autre face, avec écusson pour les initiales et les trois places marquées pour graver les dates ; 8 fr. 50. Les trois inscriptions, 3 fr. 50.

Tous ces objets sont expédiés franco à partir de 20 fr., en valeur déclarée et paquet recommandé, contre l'envoi d'un mandat-poste contenu dans la lettre de commande. Au-dessous de 20 fr., ajouter 75 cent. pour les objets en argent, valeur déclarée, et



4861
Plastron en tulle brodé avec bretelles et col drapé pour jeune femme.
De Mademoiselle Thirion

50 cent. pour les autres, en paquet recommandé. L'expédition franco, contre remboursement, à partir de 25 fr.

Plastron en tulle brodé. — Le plastron, drapé transversalement, est cerné par une fine passementerie perlée arrêtée aux extrémités par un macaron en passementerie perlée ; au bas, une frange perlée inégale. Bretelles en tulle, reliant au plastron le col drapé qui se ferme à gauche sous une passementerie.

Corsage en gaze plissée avec pattes en soie de fantaisie. — Dos plissé et ajusté. Devant plissé à l'encolure et à la poitrine, à quelques centimètres du bord frisottant qui fait basque. La partie non plissée comprise entre la poitrine et les plis de l'encolure forme comme un bouillon. Les pattes se disposent par trois sur les parties plissées ; pattes doubles pour la taille, simples pour l'encolure en partant du col droit qui reçoit un nœud en ruban. Haut de la manche plissé avec patte, le bas serré par un poignet piqué d'un nœud.



4872
Corsage en gaze plissée avec pattes en soie de fantaisie.
De Mademoiselle Thirion,
47, boulevard Saint-Michel.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de M^{me} PERRIN-REVERCHON 25, r. du P^{er} Honoré - Capote de M^{lle} HÉLÈNE 20, r. des Pyramides - Etiffes en foulard.
 de la C^{ie} DES INDES 27, r. du 4^e Septembre - Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15, r. de la Paix - Chaussures de la M^{me} KAHN.
 55, rue Montorgueil.